

Ulrich Langer, *Penser les formes du plaisir  
littéraire à la Renaissance*

Paris, Classiques Garnier, coll. « Études et essais  
sur la Renaissance », 2009, 269 p.

Audrey Gilles-Chikhaoui

Université de Provence et Université d'Ottawa

Dans son essai, synthèse d'une longue réflexion menée à travers divers articles et ouvrages, Ulrich Langer articule la pensée du plaisir dans la philosophie classique et hellénistique (Aristote, Platon, Cicéron, Épicure et les cyrénaïques) au plaisir littéraire à la Renaissance, afin de mettre en évidence les formes communes que l'un et l'autre adoptent. La thèse de l'essai est que la littérature serait construite sur la notion même de plaisir, au point d'en adopter les structures.

L'introduction élimine dans un premier temps les impasses auxquelles peut mener une telle réflexion : il ne s'agit pas pour Langer d'étudier les différentes représentations des plaisirs dans la littérature, ni la question rhétorique de l'utile et du doux ni celle, plus morale, des relations sociales fondées sur l'honnêteté et la vertu. Le point de départ de la réflexion est donc tout autre : il s'agit de considérer la littérature comme une forme de plaisir, source de différents types de plaisir et incarnation du plaisir lui-même. Langer termine ainsi son introduction par une synthèse des formes du plaisir dans la tradition philosophique, qu'il divise en deux grands types : le plaisir mouvement et le plaisir activité. Cette synthèse est la grille de lecture qui est utilisée dans la suite de l'essai pour analyser les extraits littéraires choisis. La première catégorie comprend le plaisir comme *génésis* (production), le plaisir *plérosis* (satisfaction) et le plaisir *kinésis* (mouvement qui inclut les deux sous-catégories précédentes, auxquelles s'ajoutent un mouvement sans production ou sans manque à combler, la stimulation ainsi que l'affection — *pathè*). Le second type de plaisir regroupe le plaisir comme *énergeia* (activité), le plaisir comme *télos* (perfectionnement de l'activité). À certains de ces types de plaisir pensés par la tradition philosophique, Langer associe un genre littéraire, établissant ainsi un lien entre forme littéraire et forme du plaisir : le plaisir-*plérosis* serait la nouvelle qui privilégie le retour à l'ordre établi, le plaisir-*kinésis* serait le roman et toute fiction à épisodes, le plaisir-*énergeia* les textes où le plaisir consiste à parcourir une société dans sa variété et à maîtriser cette variété, le plaisir-*télos* le drame et toute narration s'inscrivant dans une logique finaliste. Pour conclure l'introduction et achever cette grille de lecture, Langer

ajoute un autre type de plaisir, absent de la pensée philosophique : l'extase de la perte de soi-même.

Un premier chapitre, assez décousu dans son ensemble, vise à mettre en place les jalons de la pensée du plaisir à la Renaissance. À partir de la question de la vertu, Langer envisage aussi bien les mises en scène du plaisir dans la littérature de la Renaissance en dégagant trois schémas types (le choix d'Hercule, la séduction de la sorcière et l'efféminé analysés respectivement dans l'*Académie française* de Pierre de La Primaudaye, l'*Orlando furioso* de l'Arioste et *L'Isle des Hermaphrodites*) que la réception de la question du souverain bien, discutée par Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*, dans des textes de la Renaissance (chez Francesco et Alessandro Piccolomini par exemple), tout en faisant des retours sur les définitions et les causes du plaisir chez les philosophes antiques, Épicure, Platon et Aristote en particulier. Ce chapitre se clôt sur la notion de volupté, en concurrence avec celle de plaisir, que Langer examine à partir de Montaigne afin de distinguer les deux notions.

Le deuxième chapitre, certainement le plus stimulant de l'ouvrage, est consacré aux plaisirs du changement et construit autour de la notion de variété, que le critique examine dans un premier temps sous l'angle des causes du plaisir du changement, en convoquant Aristote, Épicure et Cicéron. Ce premier cadrage définitionnel et philosophique permet ensuite l'analyse des formes de plaisirs de la variété dans le texte littéraire. C'est l'*Amadis de Gaule* qui est d'abord cité : le plaisir de la variété est un plaisir de la nouveauté, de la surprise, le lecteur s'assimilant au chevalier en quête d'aventures pour

éviter l'ennui : « Les chevaliers se laissent conduire comme les lectrices et les lecteurs, par ce qui *advient*. » (p. 76)

À ce plaisir-mouvement dans la fiction à épisodes fait suite le plaisir de l'inconstance, dont Langer analyse la spécificité chez Ronsard. L'idée d'inconstance chez le poète ne s'accompagne pas de la traditionnelle condamnation d'un assujettissement de l'homme aux événements, mais au contraire révèle une maîtrise, « une prise de conscience libre et objective de la situation » (p. 87).

Cette question de la maîtrise dans la variété permet ensuite à Langer d'évoquer le plaisir de la description en analysant un passage des *Géorgiques* de Virgile repris par Quintilien. Le plaisir du poète est celui de la variété du paysage qui s'offre à lui, mais également le plaisir de maîtriser cette variété par l'écriture ou par la peinture, comme chez Léonard de Vinci, où le regard du peintre, « absolument libre, et dominant », (p. 107), n'est arrêté par « aucune entrave, aucune loi ». Le plaisir-mouvement est devenu plaisir de l'activité.

Cette jouissance souveraine de la variété, sans entraves, va être poursuivie dans des développements sur le bon plaisir du prince et sur la puissance de l'homme face à la nature chez Cicéron, Pétrarque et Ficin. Le plaisir littéraire revêt alors des enjeux plus politiques, que Langer analyse dans des textes élaborant des sociétés civilisées et ordonnées. Il s'intéresse ainsi à la notion de grâce chez Castiglione dans *Le Livre du courtisan*, qui n'apparaît ni comme mouvement ni comme produit d'un mouvement, mais comme un accompagnement échappant toutefois à une codification précise, ce qui fait se tourner Langer vers celui qui fait preuve de grâce, pour en arriver à la *sprezzatura*. Comme pour l'inconstance chez

Ronsard, la *sprezzatura* n'est pas le signe d'une faiblesse, mais d'une maîtrise, d'une liberté et, en ce sens, l'activité qui l'incarne le mieux est la danse. Ainsi, pour Langer, le courtisan incarne le plaisir-activité non entravé, l'*énergeia*. Autre exemple littéraire de la constitution d'une société : le récit-cadre du *Décameron* de Boccace. En s'opposant au chaos de la ville en proie à la peste, le plaisir d'un regard libre sur la campagne environnant le palais surélevé où les conteurs se sont réfugiés met en place une restructuration sociale qui va s'accomplir avec le choix du récit comme activité divertissante et élaborant une autorité nouvelle. Toute l'analyse du texte de Boccace est ici fine et riche : Langer est à la fois sensible à la notion de plaisir qui se déploie dans le texte mais également à l'idée d'un apprentissage de la souveraineté. Cette réflexion est ensuite poursuivie dans l'étude de l'institution du bon plaisir dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre et dans le *Printemps* de Jacques Yver. L'institution d'un plaisir fédérateur permet de retrouver une forme d'apaisement dans des contextes bousculés (les inondations, la guerre) : « Je conte, donc nous sommes en paix. » (p. 142) Langer clôt ce chapitre sur une étude de l'abbaye de Thélème dans *Gargantua* de Rabelais, en s'intéressant particulièrement à la devise de l'abbaye, « Fais ce que voudras ». Il envisage trois hypothèses, déjà évoquées par la critique, pour modèle de ces mots, Saint Augustin, Saint Paul et Érasme, et en propose une quatrième : Cicéron et sa définition de la liberté dans le *De Officiis*. Il rapproche ainsi les hommes cherchant à obtenir une tranquillité de l'âme des Thélémites.

Le troisième chapitre est consacré aux plaisirs du fini, le plaisir-*télos*. Langer étudie dans un premier temps les conceptions aristotéliennes de l'unité de l'œuvre chez le Tasse

et chez Chapelain, le plaisir de l'œuvre venant de l'ordonnement de la fable, de sa composition. C'est tout naturellement que la réflexion se poursuit sur un rappel du plaisir comme *télos* chez Aristote et l'idée de plaisir comme perfectionnement de l'activité, idée que Langer applique dans son analyse de *Cléopâtre captive* de Jodelle. La mort apparaît comme « une perfection du drame » (p. 167) et est préparée par l'exorde d'Antoine, élaborant ainsi une tension, une « logique téléologique du drame » (p. 168). Après ce passage par la tragédie, Langer revient au roman, d'abord avec la défense qu'en fait, Jodelle dans l'épître liminaire de *l'Histoire Palladienne* de Claude Colet, puis avec *L'Amant resuscité de la mort d'amour* de Nicolas Denisot, où le plaisir de la fable est cette fois défini à partir de Cicéron et repose sur un « principe du fini » (p. 182). Le critique dévie ensuite de l'idée du *télos* comme perfectionnement pour s'attacher au plaisir dans la nouvelle, qu'il lie au retour au calme, en particulier dans les *scenarii* de trompeur trompé. Il étudie pour ce faire deux nouvelles de Marguerite de Navarre, la nouvelle 3 et la nouvelle 29, qui mettent en scène un ordre à préserver et où « le retour à la paix [...] est une forme de plaisir » (p. 190).

Le dernier chapitre est consacré à un type de plaisir qui n'est pas présent dans la philosophie classique et que Langer identifie comme une forme moderne, émergeant à la Renaissance : la perte de soi. Il ne s'agit plus ici de mouvement ou de maîtrise, mais d'un plaisir littéraire qui emprunte sa structure à la jouissance sexuelle. De ce fait, le chapitre commence par un détour théorique sur *Le Plaisir du texte* de Barthes, en revenant sur la différence qui y est faite entre plaisir et jouissance. Le premier extrait qui est analysé pour ce type de plaisir est la syncope de Montaigne survenue à la suite

de sa chute de cheval dans *De l'exercitation* (II, 6). Le plaisir de la perte de soi est ici un plaisir de l'abandon de la maîtrise, de l'alanguissement face à la mort.

De la mort, Langer passe au sommeil puis à la fusion érotique dans l'étude de Ronsard. En revenant d'abord sur le discours de la maîtrise chez le poète, le critique montre que le plaisir de l'abandon ne va pas de soi chez Ronsard, mais que cette idée de perte travaille son œuvre par interstices, dans la fascination du poète pour le sommeil, notamment comme figure du plaisir et de la séduction amoureuse. À partir de l'image du glissement, d'un laisser-aller dans le sommeil et la volupté, la réflexion se poursuit d'un point de vue plus stylistique avec la figure de la dérivation, notamment du polyptote, et l'utilisation qu'en font Pétrarque, Scève et Ronsard. Dans le contexte du plaisir amoureux, le polyptote semble la figure la plus à même pour le poète de rendre la perte de soi, l'abandon sensuel, tout en incarnant le plaisir du langage. Pour Langer, le plaisir doux du laisser-aller chez Ronsard, signifié par l'emploi du polyptote, est une innovation : en s'opposant aux plaisirs maîtrisés et conscients de la philosophie antique, il est « une réalisation des potentialités du langage amoureux à défaire l'emprise d'une tradition intellectuelle » (p. 239).

Le chapitre se termine sur le célèbre passage de Montaigne dans *Sur des vers de Virgile* (III, 5) à propos de la jouissance de Mars et Vénus chez Lucrèce. Mars s'abandonnant au plaisir donné par Vénus est l'incarnation de la passivité, de l'alanguissement, du « plaisir comme perte de soi-même, mais parfaitement véhiculé par un pouvoir exceptionnel des mots » (p. 245).

Si la réflexion de Langer pâtit un peu de la volonté de tendre les analyses vers des problématiques méta-poétiques parfois difficiles à suivre, sa thèse de départ est tout à fait intéressante et permet de relire des textes célèbres sous un angle nouveau, et ce, grâce à des analyses minutieuses et riches. Par ailleurs, si la démonstration argumentative peine parfois à établir des transitions claires entre les différentes formes de plaisir envisagées et les différents textes, elle a le mérite de rappeler régulièrement la tradition philosophique dont elle s'inspire et de s'inscrire toujours avec précision dans les œuvres retenues pour l'étude. Il ne fait aucun doute que cet essai stimulant permet d'approfondir et d'enrichir les réflexions menées depuis quelques années sur la question du plaisir à la Renaissance.